



N° JAU/04 - 27 novembre 1956

DRISS CHRAÏBI

Driss Chraïbi est né en 1926 à Mazagan (Maroc) Il a interrompu ses études de chimie juste avant le doctorat. Il parle sept langues.

LE PASSE SIMPLE : Denoël, 1954 - 260 p. 600Fr

LES BOUCS : Denoël, 1955 - 196 p. 500Fr

LIANE : Denoël, 1956 - 117 p. 330Fr

Une réflexion de Driss Chraïbi dans "Le Passé Simple" semble bien résumer son œuvre :
"Même enfant, j'ai toujours eu la rage de la justice. "

Driss Chraïbi n'écrit pas; il ne parle pas : il crie !

Il faut qu'il crie la misère de ses compatriotes. Il nous le dit à propos des Nord-Africains en France :

"Porter quelque chose en soi, profondément, immensément, depuis longtemps, comme un ulcère - et agir en fonction de cet ulcère, même pas homme, même pas bête, de prison en prison, honni, battu, méprisé mais avec la conviction que tant que l'on porte ce quelque chose rien ne peut vous arriver ni vous avilir à vos propres yeux, exactement comme le Christ a porté sa croix, la conviction que les mots ne signifient rien, ne changent rien à rien, ni les systèmes, ni des baraques, ni des dons en espèces ou en nature; la conviction que moi, élément de cette mosaïque bigarre que les agences de presse nomment les Nord-Africains, je devais, non pas me racheter individuellement vis à vis de la société dans laquelle je vis pour que j'aie droit à sa sympathie, mais racheter les Nord-Africains. Pour eux souffrir dans ma dignité d'homme et dans ma chair d'homme. Voilà ce que j'ai fait pendant cinq ans. Puis traduire cela en un espèce de témoignage, non pas de mes sens mais de mes souffrances" (Les Boucs, pp. 70-71).

Il faut surtout qu'il crie sa révolte. Il a grandi au Maroc dans un monde qui a éclaté au contact de l'Occident. Il se trouve tiraillé, écartelé, en rébellion contre les valeurs établies, en révolution contre les carcans qui lui ont trop pesé et contre un Occident qui ne lui a rien apporté pour combler le vide.

"Imaginez vous un Nègre du jour au lendemain blanchi mais dont, par omission ou méchanceté du sort, le nez est resté noir. J'étais vêtu d'une veste et d'un pantalon. Aux pieds une paire de chaussures. Une chemise. Une ceinture à la taille. Un mouchoir dans ma poche. J'étais fier. Comme un petit Européen ! Sitôt parmi mes camarades je me trouvais grotesque. Et je l'étais. " ("Le Passé Simple" p. 16).

Albert Memmi dans "La Statue de Sel" (Corréa 1955), se décrivait lui aussi, juif, partagé entre deux civilisations et deux mondes rejeté par les uns et les autres, ayant manqué sa naissance, sa ville, son nom, son siècle...

C'est le ressentiment qui bouillonne d'abord en vase clos, comme une auto-intoxication, cette sécrétion néfaste dont parle Scheler dans "L'Homme du Ressentiment". Et puis la révolte éclate. Il faut la crier sur les toits par soulagement, et souvent avec cynisme. "L'Homme Révolté" démontre avec entêtement qu'il y a en lui quelque chose qui "vaut la peine de"... qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine manière, il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au delà de ce qu'il peut admettre¹.

La littérature vengeresse de Driss Chraïbi s'exprime dans un style heurté, morcelé et dur. Elle veut être un cri désespéré jusque dans la forme. On dirait que l'auteur, tout fier de manier la langue française, s'est pris au jeu de nous décrire son âme avec allégories, métaphores et évocations de tout un monde par un simple mot, une simple expression qu'il faut sentir, plutôt qu'essayer d'analyser en cartésien. Prétentions et maladroites ? Certains trouvent au contraire que la valeur descriptive et la qualité romanesque sont incontestables chez Driss Chraïbi. Il est permis d'en douter. Ce style à l'emporte pièce cette apparence de manque de maturité dans l'art d'écrire et de composer nuisent certainement à la description. Pourrait-on dire, comme on l'a écrit pour Kateb Yacine, au sujet de "Nedjma" (Le Seuil 1956), que "le rythme et la construction du récit, s'ils doivent quelque chose à certaines expériences romanesques occidentales, résultent surtout d'une attitude purement arabe de l'homme en face du temps ? La pensée européenne se meut dans une durée linéaire; la pensée arabe évolue dans une durée circulaire, où chaque détour est un retour, confondant l'avenir et le passé dans l'éternité de l'instant. On ne pourra donc suivre le déroulement de l'histoire, mais son enroulement - le passage d'un plan de conscience à un autre s'opérant, sans qu'il y ait jamais rupture, par une espèce de glissement de l'esprit au long de spirales indéfiniment continues". ("Nedjma", avertissement p. 6). Si le style de Driss Chraïbi ne s'applique pas entièrement à ce rythme, il est certain que pour bien suivre l'auteur il faut se placer sur son propre plan qui est celui de l'émotivité et du sentiment. Il faut vibrer avec lui à la souffrance ressentir avec lui l'injustice "qui allume le sang" ! Alors, on ne trouvera peut-être pas d'autre style pour clamer la révolte que cette façon hachée, haletante et âpre qui bouscule la grammaire et châtie peu le vocabulaire !

" LE PASSE SIMPLE "

"Le héros du "Passé Simple" s'appelle Driss Ferdi. C'est peut être moi. En tout cas, son désespoir est le mien. Désespoir d'une foi. Cet Islam en quoi il croyait, qui parlait d'égalité des règnes, de la part de Dieu en chaque individu de la création de tolérance, de liberté et d'amour, il le voyait, adolescent ardent formé dans les écoles françaises réduit au pharisaïsme, système social et arme de propagande. A tout prendre, il s'embarquait pour la France : il avait besoin de croire, d'aimer, de respecter quelqu'un ou quelque chose ("L'Ane" préface, p. 1).

C'eut le cri d'une génération.

"Je vais te dire : tu n'es pas seul. Je ne connais pas un jeune de ta génération qui ne te ressemble. La rue de Strasbourg, quartier des millionnaires et où j'ai mon magasin de thé est peuplée de lamentations. Les jeunes sont insolents, voltés de complexes, voleurs à la petite semaine, cyniques - et s'il arrive d'entrer dans une mosquée, c'est pour prier Dieu à voix haute de les rendre orphelins au plus vite. Cette jeunesse-là qui se targue d'être nationaliste, les seuls éléments de la population qui soient persuadés qu'Ataturk d'outre-tombe les guide". ("Le Passé Simple", p. 251).

Ce livre brûlant nous dépeint la révolte contre une société, une religion dont on rejette les valeurs. Rien n'est épargné. Tout se concentre pour ainsi dire sur son père qu'il appelle "le seigneur", "cristallisation de l'Islam".

"Cet homme à tarbouche est sûr de lui : une mouche ne volera pas que s'il lui donne la permission. Il sait que chaque mot qui tombe de sa bouche sera gravé on moi. Sur son masque il n'y a pas un frisson. Je supprime ce masque et je lis: il est

¹ Albert Camus, "L'Homme Révolté", (Gallimard, 1952) pp. 25-2

analphabète et partant fier de soutenir n'importe quelle conversation de n'importe quelle discipline. Je le comparerais volontiers à ces petits vieux qui savent tout et qui ont tout eu : enfants, petits enfants, diplômes, fortune revers de fortune, maîtresses, cuites, chancres - s'il n'y avait, à cause de cet alphabétisme même le facteur haine. Il sait que cet Occident vers lequel il m'a délégué est hors de sa sphère. Alors il le hait. Et de peur qu'en moi il n'y ait un enthousiasme pour ce monde nouveau, tout ce que j'en apprends, il le tanne, casse, décortique et dissèque. Désanoblit". (p. 20)

Le ressentiment, la haine et le pessimisme se déversent tout au long de ces pages dans un vocabulaire souvent impudique et grossier qui oblige à ne pas placer ouvrage entre toutes les mains. Le livre est un réquisitoire contre l'Islam traditionnel et contre l'Occident.

Driss Ferdi n'aime-t-il donc personne ? Il semble qu'il ait pitié de sa mère, (à bout de nausée, elle finit d'ailleurs par un suicide), Il est vrai que Driss Chraïbi vient de nous dire qu'il est venu en France "par besoin d'aimer de respecter quelqu'un ou quelque chose".

Certains interlocuteurs de M. Bernard Simiot² ont affirmé que ce livre était "un tissu de mensonges sacrilèges et une mauvaise action". Mais Mohammed Jouhari n'hésite pas à s'élever contre cette affirmation : "Le Passé Simple", dans la mesure où il s'attaque aux maux qui rongent une partie de la société marocaine, peut nous aider à prendre conscience de nous-mêmes et des obstacles qui nous attendent"³ Au temps de Mustapha Kémal, on parlait de la Turquie comme d'un "Homme malade". Il y a toujours des "hommes malades" et il est bon pour guérir les hommes d'en connaître les maladies.

" LES BOUCS "

... "Les injures du vent, Raus, cassant la porte, tout à l'heure les avait dites. Il los disait tous les jours, à chaque pas de ses longues pérégrinations à travers Paris, toutes les nuits il les ronflait. Je les avais si souvent entendues qu'elles étaient devenues litanies. Bicot, disait le vent, malfrat, arabe, crouillat, sidi, noraf.

" Il disait aussi : je chômerai, je vagabonderai, je volerai, je tuerai... puisque le monde, l'Europe, le Chrétien ne veulent nous considérer, nous Bicots, que par ce petit vasistas (qu'ils ont percé, muni de barreaux fait surmonter d'un écriteau : voilà l'Arabe, le seul, le vrai) ouvrant sur nos mauvais instincts, sur nos déchéances à nos propres yeux... foi de bicot, de malfrat, d'arabe, de crouillat, de sidi, de noraf... profession de foi, si l'on veut, et pourquoi ne voudrait-on pas ? " (p. 19)

On a pu dire de ce livre qu'il était un "morceau de lave en fusion".

Le héros est un certain Yalann Waldik. C'est un intellectuel, sadique et dévoyé, qui vient de passer cinq ans en prison. Sur les huit années qu'il a vécues en France il a donc été moins de temps au milieu des "boucs". Les connaît-il vraiment ?

... "Mais je l'entendais : Il ne travaille même pas, disait-il. Il prend ses désirs pour des réalités j'ai souvent relu ses lettres. Le cas typique d'un intellectuel ou plutôt d'un néo-intellectuel venant d'un autre continent d'une autre somme d'histoire. Maniant avec quelque aisance notre langue et nos avocasseries européennes, mais uniquement cela ; - notre histoire, l'effort de deux millénaires de Français amassé goutte à goutte idée par idée, vie après vie ; et nos institutions l'une enfantée par l'autre : tout cela lui est étranger, il n'en est pas l'aboutissement, comme vous et moi. Même pour le problème des Nord-Africains qui lui tient à cœur, il n'est absolument pas dans le coup. Parce qu'il oublie que c'est à un public français doué de réactions françaises qu'il désirerait s'adresser, et qu'il ne prévoit rien au-delà de la chose imprimée. Et c'est exactement, dans le domaine de sa vie privée ce qui a été son erreur en ce qui vous concerne : non seulement il ne se comporte pas en néo-Européen, non seulement il

² "Espoir et tourments de la jeunesse marocaine", par B. Simiot, Revue "Hommes et Mondes" mars 1955.

³ "La jeunesse marocaine cherche son orientation" par M. Jouhari dans "Perspectives marocaines", Editions SEBON, n° 7, p. 7.

détruit nos conceptions du Bicot standard et a le tort d'oublier que tout ce qu'on lui demande c'est d'être purement et simplement un Bicot: mais il a la prétention, l'ambition, la naïveté de vouloir (...) imposer l'Orient en Europe" (pp. 75-76)

On connaît surtout les histoires de Waldik avec une femme, ses colères et sa rage froide durant lesquels il étrangle un chat qu'il aime, brûle les portes de la maison, saccage les arbres fruitiers et met à rude épreuve la pauvre Simone qui lui est tombée entre les mains.

Connaît-on ceux qu'il appelle les "boucs" ? Dans les premières pages de ses "Boucs" Driss Chraïbi nous en montre vingt-deux défilant en silence à la recherche du travail. Peu de temps après, le chef de chantier est découvert "troué de vingt deux coups de couteaux"... Il faut attendre la fin du livre pour les retrouver tuant le mouton et dansant dans un bidonville de Gennevilliers. On aurait aimé connaître leur vie, leurs angoisses, leur solitude, leurs aspirations... Vu de l'intérieur par un Maghrébin le vrai roman des "Boucs" aurait dû nous aider à comprendre leur vie et nous en montrer autre chose que ce que les journaux nous en disent à propos d'un crime et d'une fête rituelle.

Assurément, l'auteur est passé à côté du véritable problème et il n'apporte rien de constructif.

Une réflexion cependant, qui en dit long, nous arrive cinglante :

"Habitué à travailler sans outils, je leur ai accordé beaucoup plus d'importance qu'à l'œuvre projetée : système, police, syndicats... tout ce qui transforme l'individu en homme-foule : précisément là ce dont souffrent les Bicots : non pas leur incapacité de s'adapter ; mais, l'acharnement que l'on déploie à vouloir les adapter" (p. 65)

Il sera toujours vrai qu'il y a une façon de parler à l'homme, une façon de donner qui vaut toujours mieux que ce que l'on dit ou que ce que l'on donne. Il y a une façon de faire rentrer de force dans un moule, d'être indiscret, de faire souffrir en fait tout en voulant "être-charitable" et "faire-du-bien" ! Et il y a une façon de respecter la liberté des autres et de respecter leur dignité.

Tel quel, ne refusons pas ce livre. Il est dur mais ne fermons pas les yeux. "Tout est condamnable dans notre société qui parque les hommes comme des bêtes, les repousse au fond de grottes ou de gourbis, les contraint à mendier, à voler, à tuer. Sa violence est trop littéraire, trop soutenue pour être vraie et pour nous convaincre". N'empêche que, même si cette littérature est une bonne aubaine pour des éditeurs, elle nous oblige à réfléchir.⁴

" L'ANE "

Le héros se nomme Moussa. Il arrive du bled, il a un âne qu'il abandonne pour devenir coiffeur ambulant. L'âne solitaire se jette sous le train qui emporte son maître. Moussa évolue dans un monde désaxé qu'il ne comprend pas. Il retrouve une marocaine des jeunesses Féminines. Elle avait cru elle aussi, à la révolution, mais on la marie de force et elle se jette dans le fleuve. Alors, Moussa se sent une vocation de prophète. Nouveau Moïse ? Il faut crier ! Mais "la foule qui marche et qui hurle sa désespérance de n'avoir rien à aimer, rien à croire" ne le comprend plus Cette foule va lui faire un beau mausolée "parce qu'ils adorent les cadavres".

Encore un livre dur, assez obscur. Il faut deviner à travers les apologues le cri poussé par le prophète. "La fable est dure. Driss Chraïbi ne croit pas que toute révolution améliore l'homme. L'aventure de Moussa sera-t-elle vécue par le Maroc ? Ou bien a-t-elle pris forme dans l'imagination et la philosophie désabusée d'un écrivain en défiance contre l'événement ? Ce petit livre hermétique, discoureur à l'excès, autorise tant d'hypothèses..."⁵

N'est il pas possible d'éclairer le livre par ce que Driss Chraïbi écrivait dans la revue littéraire "La Parisienne" (n° 1) ?

... "Ce peuple (marocain) à qui s'était présentée l'exceptionnelle occasion de faire sa révolution et de s'accomplir et qui par infantilisme ou manque de leader (...)

⁴ A. Retif "Une nouvelle vague de romans nord-africains" dans les "Etudes" février 1956, p. 258.

⁵ L. Guissard "Le Maroc dans la fable et la chronique" - "La Croix" 15/9/56, p. 3

avait lâché la proie pour l'ombre. La proie était la révolution des assises mêmes de la société islamique, la réforme des dogmes, la rentrée souveraine dans l'Histoire. L'ombre s'appelle nationalisme, indépendance dans l'interdépendance et bourgeoisie substituée au caïdat. A l'imitation simiesque de l'Europe. Imitation non pas aboutissement. A l'exemple des Egypte, des Turquie, des Syrie. L'on a blanchi la façade, si les fondations continuent de pourrir.

Cette transformation-là, en profondeur qu'attendaient les jeunes de mon espèce, conscients ou inconscients. Et non pas la continuation du passé avec quelques ensilons comme catalyseurs. La revalorisation de leur propre civilisation et non pas cette casquette substituée au tarbouch. La première faillite s'appelle La Turquie".

Cri do désespoir, de déception, de ressentiment encore une fois.

"Dis-moi que, nous aussi, nous nous jetterons dans le fleuve, le jour où, comme elle (la jeune marocaine), nous nous serons rendus compte que rien n'a changé et que tout cela est un rêve éveillé. Dis-moi que je dors encore et que je ne souffre pas, que je ne crois pas. Dis-moi que tout cela est de l'abstrait, pour que je me brise le crâne tout de suite. Dis-moi combien de morts a conté ce qu'on appelle une civilisation". ("L'Ane" p. 47-48)

... Oh ! ce soir comme tous les soirs, j'ai de grandes résolutions : de réparer de faire quelque chose, de ne pas mourir encore, ou du moins, de ne pas mourir pour rien. Mais je vous dis que ce n'est même pas la peine de venir m'assommer. Mes résolutions relèvent toutes de la raison. Voyez ! Je me lève, et aussitôt levé, je me laisse de nouveau tomber sur l'herbe. Je suis un lâche" (p. 102)

Comme tous les jeunes, il attendait un coup de baguette magique de la Révolution. Tout serait transformé jusqu'aux "assises même de la société islamique et la réforme des dogmes". Il attendait ce bouleversement apocalyptique et "la rentrée souveraine dans l'Histoire". Conscients ou inconscients, les jeunes de son espèce attendaient celà, nous dit-il. Mais l'impatience des extrêmes nuit au réalisme et engendre l'amertume.

Vont-ils crier "civilisation je vous hais ! " ?

Vont-ils, forts de leurs belles paroles ou de leur bonne volonté, se lever pour "de nouveau tomber sur l'herbe" ?

Vont-ils faire leur "rentrée souveraine dans l'Histoire" ?

Driss Chraïbi a choisi.

Marié à une jeune actrice française, il vit en France depuis dix ans. C'est pour lui. un "pays de liberté et de fraternité, pays de refuge surtout".

*Choisir ? J'ai déjà choisi mais je voudrais tellement n'avoir plus à le faire. Car, si j'ai choisi de vivre en France - et peut-être d'y mourir, mais cela ne dépend pas de moi - je continue de participer à ce monde de mon enfance et à cet Islam en lequel je crois de plus en plus" (Préface à "L'Aile" p. 14).

On voit ce que cola veut dire. Il continue de vibrer sentimentalement avec quatre cent millions de "croyants" Il leur est solidaire; il participe de cœur à leurs joies et à leurs victoires sur le plan politique. Mais Dieu ? Les valeurs spirituelles ? Les raisons d'aimer, de croire, de mourir ? "J'ai choisi également d'avoir raison de cet homme qui parlait de Dieu", nous dit-il ("L'Ane" p. 101). Que reste-t-il ?

En somme, rien de positif dans l'œuvre de Chraïbi, mais de la haine et de la révolte contre deux mondes, oriental et occidental, dont il ne veut voir surtout que les aspects négatifs.

Des Maghrébins ayant lu ces livres ne se sont peut-être pas reconnus dans ce pessimisme et dans cette violence. C'est heureux. Ils sont cependant d'accord sur les maux dénoncés par Driss Chraïbi. Les plus anciens sont méfiants. Jusqu'où iront ces millions de moins de trente ans ?

Revaloriseront-ils leur propre civilisation ou feront ils leur rentrée dans l'Histoire avec le marxisme ? Continueront-ils à crier leur "désespérance de n'avoir rien à aimer, rien à croire " ?

Driss Chraïbi devait nous faire entendre sa révolte quelque violente et injuste qu'elle soit. Elle ne nous autorise pas à généraliser mais elle nous laisse cependant sans illusions sur "l'état de santé réel d'un peuple". Qui apportera la réponse? La tendance panislamiste ou le courant occidental avec ses tentations du libéralisme et du marxisme ?

Un philosophe, Mohamed Aziz Lahbabi, nous livre une expérience plus valable dans son ouvrage "Liberté ou Libération" (Aubier 1956) :

"Tirailé entre deux sociétés différentes, sous plus d'un aspect, j'ai dû, personnellement, endurer "le sentiment du vide" sentiment qui m'a poussé à son corrélat : la communication. Par cette ouverture sur autrui, je me suis retrouvé moi-même, j'ai découvert la sympathie, l'amour... tout ce qui me lie à mes semblables et me révèle précisément dans cette tension vers l'autre, comme être communautaire". (p. 243)

Dans le premier de ses ouvrages ("De l'être à la personne" PUF 1954), il écrivait que "le personnalisme réaliste, pour être un vrai humanisme devra mettre Dieu "entre parenthèse" (p. 347). Mais cela signifierait pour l'auteur uniquement la séparation du spirituel et du temporel.

Ce qu'il faut dire à ces jeunes c'est que, dans leur recherche de personnalisation et dans les réponses à leur cœur inquiet et torturé, ils n'ont pas le droit de mettre Dieu "entre parenthèse". Mais quand ont-ils connu le vrai visage du Dieu qui parle au cœur et dit une éternelle parole d'Amour ?

QUELQUES EXTRAITS DES "BOUCS "

Le poste de T. S. F. ! (pp. 142-152)

" Le poste de T. S. F. ! Il ne désirait rien d'autre. Il ouvrit et referma bien des portes - celle d'un marchand de tapis qui lui confia des tapis à vendre, il en vendit un : un soir d'hiver il entra dans un bistrot, jeta ses tapis sur le billard et s'y affala. , si harassé que la patronne se souvint que la charité chrétienne pouvait s'appliquer même à un marchand de tapis et lui en achetée un mais au préalable, discuta, lui demanda ses papiers, lui fit remarquer qu'il n'avait pas de licence de marchand ambulant marchanda pis qu'un Touareg parce qu'elle avait participé à un voyage organisé de dix jours en Corse et lui démontra calme, presque indifférente que ces tapis avaient été saisis en douane et que lui, Waldik, les avait volés aux douaniers : elle lui arracha le plus grand et le plus épais tapis, lui, enfouit dans la poche le prix d'un sac de pommes de terre, à peu de chose près, et lui servit un verre de vin sur le comptoir, tiens ! bois ça, Ahmed, ça te remontera : il se leva et but ; mais lorsqu'il se retourna pour prendre ses tapis il vit les dents d'un client attablé, jaunes, ricanantes, méprisantes : il attrapa une carafe, cassa les dents et la porte de la prison se referma sur lui, la première - la porte de cette prison qu'il ne voulut pas franchir ; sa peine purgée, plein d'appréhension devant la rue et ses stridences, pénétré de terreur que de nouveau il allait avoir des nécessités à résoudre : le boire, le manger et le toit ; il se retourna, supplia le geôlier de le garder encore, lui révéla qu'il avait tué, volé, violé et l'autre le saisit à bras-le-corps et le projeta dans la rue - celle d'un prêtre chez qui il pénétra à minuit, sans frapper, à qui il démontra l'hypocrisie de l'Islam, qu'il entretenait de son inquiétude capable de s'identifier à celle du Christianisme et qui lui donna un bol de soupe et un ticket de métro - celle de l'office de son pays qu'il franchit en se répétant "Euréka" Tu n'es pas invalide de travail, lui dit un chaouch. Tu n'es pas incurable ? Tu n'es pas expulsé ? Alors nous ne pouvons pas te rapatrier. Roh ! fissa !

Un poste de T. S. F. ! Certains jours étaient plus vastes que la mer, d'autres étaient mort-nés. Il mangea ce qu'il trouva dormit ou il put, travailla quelquefois par simple hasard terrassier, vendeur de photos pornographiques, débardeur... Un jour le contremaître d'un chantier le bouscula et lui arracha sa bêche : mais tu vas la casser ! cria-t-il. Non mais qu'est-ce que c'est que ce sauvage ? Et c'était toujours ainsi. Il se rappelait encore les enseignements de ce catholique de Bône : Dieu pourvoit à la nourriture des corbeaux, lui avait-il dit. Oui : mais Waldik était loin d'être un corbeau.

... Le poste de T. S. F. Les jours s'étaient succédés et ressemblés. Il s'était soigneusement émondé et n'était plus que trois instincts : l'estomac, le toit et le poste de T. S. F.

... Les autres genres de toits payants il les avait tous hantés : ces caves nord-africaines de Gennevilliers que l'on ne franchissait qu'aplati, qui manquaient d'air et de lumière et dont les occupants ne sortaient jamais - ou s'ils en sortaient, ils avaient déjà pris leurs précautions : ces compatriotes avec des couteaux couchés sur leur matelas jusqu'à leur retour ; soixante Arabes par cave sauvagement attachés à sauvegarder ce qu'ils appelaient leur intimité, leur propriété, leur individualité : des matelas maigres comme une feuille de contreplaqué, noirs et nauséabonds de crasse, couvrant toute l'étendue de la cave et qu'une frontière symbolique mais aussi impérative qu'un dogme séparait les uns des autres ; l'on pouvait à peine s'y tenir recroquevillé mais c'était mal connaître leurs habitants : outre leurs fonctions de lits ils tenaient lieu d'armoires, de tables à manger et de dépotoirs, couverts d'un prodigieux bric à brac, casseroles, boîtes de conserves vides, hardes, pneus, morceaux de pain rassis... Tendus d'un mur à l'autre, s'enchevêtrant, des ficelles supportaient tout ce que ne pouvaient contenir les lits - et c'était tout un art qu'on ne pouvait apprendre mais qui était inné, que de gagner son lit et de s'y coucher : il fallait savoir bondir de la porte au lit, plié en deux et sans heurter le bric-à-brac suspendu aux ficelles, sinon c'étaient de prodigieuses bagarres. Mais même alors, il fallait savoir se contenter de son espace restreint, des quelques bolées d'air allouées, ne ronfler que si les autres ronflaient depuis longtemps et même alors ronfler comme eux, à leur mesure et selon leur intensité. Si les puces et les punaises piquaient, il ne fallait pas se gratter, car un simple grattement disloquait tout le château de cartes... Cos caves étaient payables une semaine à l'avance, très cher, à peine moins cher qu'une chambre d'hôtel borgne - mais le patron spéculait sur l'atavisme de la race arabe qui veut qu'un Arabe ne vive, ne se manifeste et ne meure qu'en Arabe et dans un milieu Arabe.

... Le poste de T. S. F. ! Il l'installa un jour dans une maison en ruines où dix Arabes l'avaient accueilli presque avec gratitude : ils étaient tous vieux et malades, il pouvait les nourrir... . Cette voix ! C'était tout ce qu'il avait désiré : la voix d'un cheikh chantant le Koran et qui lui rappelait qu'il fallait savoir mériter Dieu et qui lui affirmait qu'en regard du Créateur Sublime il n'avait pas souffert, que le mal comme la souffrance n'avaient jamais existé que dans la conception humaine de l'homme que de tous les règnes de la création seul l'homme avait voulu dépasser son état de créature et s'était ainsi dénaturé, et que ce qu'il appelle le mal ou la cruauté dans la nature (lutte pour la vie, maladies, mort, grands fauves mangeant les animaux plus faibles qu'eux) n'étaient somme toute que des éléments de l'Ordre du Monde.

Mais il y avait autre chose que les mots et il n'avait pas besoin de comprendre. Cet incantatoire koranique qui dépassait les mots, les idées et les valeurs humaines. Maintenant il savait qu'il pleurerait. Comme il savait sans qu'il eut besoin de se retourner que tous ces Arabes pleuraient. Sans bruit et sans larmes la face figée et les yeux vitrifiés : comme pleurerait un arbre au fond d'une obscure cour d'immeuble ou un vieux lion dans un zoo ".

